

Commentaire de : « Marie, qui voudrait votre beau nom tourner », RONSARD

Après les amours de Cassandre, inspirés par une grande dame et marqués par le pétrarquisme et l'érudition, Ronsard se trouve une nouvelle source d'inspiration, Marie. A travers ce rigoureux sonnet, extrait des Continuation des Amours, il appelle son inspiratrice à l'aimer. D'abord, nous apprécierons le lyrisme amoureux caractéristique de La Pléiade. Ensuite, nous verrons que pour convaincre sa muse de l'aimer, le poète a recours à une démarche argumentative.

En tant que chef de file de La Pléiade, Pierre de Ronsard fut considéré comme le plus grand poète lyrique de son temps.

Bien que le destinataire soit absent, il ne peut échapper que ce sonnet est construit sous la forme d'un dialogue. La situation d'énonciation met en jeu un émetteur (« je ») et un récepteur (« vous »). On retrouve ainsi l'expressions du « je » et du « moi » et la sollicitation du « vous » et du « votre », réunis dans l'intimité amoureuse du « nous ». Ce jeu de pronom, caractéristique du lyrisme amoureux, tisse un réseau de relations en créant un effet de couple, de proximité et de symétrie. Cet effet se trouve amplifié par la forme même du poème : à remarquer que les deux quatrains et deux tercets sont symétriquement rassemblés en couples, conformément aux règles du sonnets.

Ensuite, le lyrisme de ce sonnet ressort par le thème de l'amour. Il est amorcé par un anagramme (Marie/Aimer), et annoncé dès les deux premiers vers "encadrés" par le nom de l'inspiratrice, mis en apposition : « Marie, qui voudrait votre beau nom tourner/Il trouverait Aimer : aimez-moi donc Marie ». Soulignons au passage que la typographie du mot « Aimer » (première lettre en majuscule) contribue ici à idéaliser l'acte d'« Aimer ». Sur le reste du poème, le thème de l'amour règne par sa périphrase (« la douceur des douceurs la meilleur ») et par son réseau lexical (« aimer », « douceur », « doux », « plaisir », « beau », « Vénus », ...). En bon pétrarquisant, Ronsard chante l'amour. Dans cette prière, il demande à Marie de l'aimer, et pour l'en convaincre, il utilise des arguments.

Nous n'irons certainement pas jusqu'à comparer ce sonnet lyrique à un plaidoyer ! Il reste néanmoins que le poète tente ici de gagner le cœur de celle qui l'aime ; il lui demande de l'aimer, il l'en conjure : « aimez-moi donc, Marie », « S'il vous plaît pour jamais un plaisir demener/Aimez-moi [...] ». Pour l'en convaincre, il a aussi recours à un anagramme (Marie/Aimer), dont il sait que les grecs y voyaient un présage (« Marie, qui voudrait votre beau nom tourner/Il trouverait Aimer [...] ») ; il lui demande alors de s'en remettre à cet anagramme pour l'aimer, façon de lui expliquer que leur amour est inscrit dans le destin : « Faites cela vers moi dont votre nom vous prie ». Remarquons bien ici la personnification du nom de la paysanne, qui contribue à exprimer l'idée de fatalité : il n'y a pas que son destin qu'il l'invite à aimer le poète, il y a aussi son nom ; son nom, qui a toujours fait partie d'elle-même ; c'est comme-ci une partie d'elle-même la priaient d'aimer son prétendant.

Ensuite, pour persuader sa bien-aimée, Ronsard lui affirme sur un ton de garantie, que « [son] amour ne se peut en meilleur lieu donner » que lui, et fait le serment d'une fidélité éternelle : « [...] nous prendrons les plaisirs de la vie/Pendus l'un l'autre au col, et jamais nulle envie/D'aimer en autre lieu ne nous pourra mener ». A partir du premier tercet, le poète utilise pour la première fois un argument, sous la forme d'une « pétition de principe » : « Si faut-il bien aimer au monde quelque chose ». A travers cette vérité axiomatique, l'auteur évoque de nouveau l'idée de l'inéluctable amour. La diérèse repérable au niveau du « bi-en » ajoute au caractère évident de cet argument. L'auteur va chercher ensuite l'« analogie inspiratrice » (Marcel Proust) dans l'antiquité grecque, en défendant que « Celui qui n'aime point, celui-là se propose/Une vie d'un Scythe [...] », qui est l'incarnation même de la barbarie selon les grecques. Aux deux derniers vers, l'analogie se poursuit. Le poète reprend la traduction littérale d'un écrivain de l'ancienne Grèce. Il se demande s'il est quelque chose de doux sans l'amour, et tente d'expliquer par là la barbarisme des Scythes qui n'ont jamais aimé : « Eh, qu'est-il rien de doux sans Vénus ». Notons ici une métonymie : « Vénus » renvoie à « l'amour » ; une figure de substitution maniée avec intelligence, puisqu'elle contribue à une personnification, voire une déification de l'amour, ce qui a naturellement pour résultat de le rapprocher d'avantage du destin : le sentiment amoureux serait de l'ordre de la destinée. Aussi faut-il bien aimer quelque chose au monde. Ronsard en semble d'ailleurs si convaincu, qu'il écrit en guise de chute au dernier vers de son sonnet : « à l'heure que je n'aimerais point, puissé-je trépasser ! » : si je ne peux aimer, autant mourir ! Par ailleurs, l'usage de point d'interrogation et d'exclamation à ce dernier tercet participe à l'expression puissante des sentiments du poète ; des sentiments qui s'expriment avec force dans l'espoir de réveiller la sensibilité de la jeune Marie.

Mêlant à la fois lyrisme et argumentation, ce sonnet résonne comme une demande en mariage, et le nom seul de l'inspiratrice le suggère déjà (Marie). Ronsard tente à travers l'expression plus ou moins implicite de ses sentiments profonds et quelques justifications, de gagner le cœur de l'être aimée. La création du poème s'amorce sur une transfiguration anagrammatique du nom de la paysanne : « Marie »/« Aimer », et s'achève sur une traduction littérale de Stobée où l'auteur affirme avec certitude que mourir est préférable au fait de ne plus aimer. Pour conquérir Marie, il lui promet un amour infiniment passionné et éternellement fidèle. Une promesse qu'il tiendra encore à la mort de l'être chère, marquée par l'un des plus émouvants poèmes du recueil des Amours : « Comme on voit sur la branche... ».